

Courriel à Thomas Hippler, « Reprise de contact, par pur intérêt intellectuel! ! »
le 16 juillet 2025, à 17h54.

Cher Thomas,

Nous nous sommes rencontrés en mai 2024 lors d'un Cos pour notre laboratoire de Paris 8 Experice (maintenant rebaptisé LIAGÉ, pour information : Laboratoire Interculturalité, Apprentissages, Marges, Expériences), quand nous avons recruté Engin Sustam. Nous nous étions quittés sur une brève discussion au sujet de ton champ de recherche, les études sur la paix. J'avais alors espéré que nous puissions nous retrouver, cette année, à l'occasion de l'un de mes séminaires en philosophie de l'éducation, pour que tu développes un peu plus la spécificité de ton travail.

Hélas, un nouvel été arrive enfin, l'année est passée ridiculement vite et chargée, et ce n'est qu'à présent que je prends le temps d'écouter, par exemple, ton intervention lors d'un congrès à la Sorbonne ([Etudier la Paix et penser la non-violence : Thomas Hippler](#)). Je me régale, et je prends le temps de venir prendre quelques notes, et les partager avec toi. Il n'y a vraiment aucune obligation pour toi d'y répondre, et surtout pas de suite ! Disons que c'est seulement comme une pierre d'attente : en effet, au second semestre, je mène un séminaire de mastère en ligne intitulé « Accueillir les singularités » (il s'est par exemple développé autour des problématiques de migration durant plusieurs années), et je serais heureux si nous pouvions envisager ta participation pour que tu nous aides à voir comment intégrer ce « changement de paradigme » dans nos champs d'étude, d'engagement (pédagogique, éducatif, social, associatif, culturel, philosophique...).

Quelque chose m'avait d'emblée paru tout simplement un renversement du regard tout à fait inattendu pour moi, et un renversement bienvenu. Non que j'ignore qu'on peut étudier la paix, militer pour la paix, mais il y avait autre chose. C'est cet « autre chose » que je tente de préciser dans le courriel qui suit. Je te prie par avance à m'excuser si je dis des platitudes, je tente seulement de comprendre, de ne pas trop dire de bêtises — merci toutefois de me les faire remarquer sans pitié !

Peut-être à un de ces jours, donc.
Je te souhaite un très bel été !

Bien amicalement,
Pierre

Les *Peace studies* telles que tu les proposes me semblent développer au moins trois niveaux de rationalité et de recherche.

- La rationalité d'un **objet** et d'un **champ d'étude et d'analyse** : L'étude de la paix, des différentes formes et situations de paix, présents ou passés, comme objets d'analyse.
 - o La paix comme phénomène est ici un objet observable, constructible, à plusieurs échelles (macrosociale, microsociale ; universelle, culturelle ; psychique, politique ; etc.). J'appellerais cela le champ de la paix comme phénomène, comme état touchant des personnes morales ou physiques, institutions (États ou autres), populations, masses, groupes restreints, personnes.
 - o Cette rationalité peut être intégrée dans le champ des études internationales, des études politiques, économiques, sociologiques, ethnologiques, polémologiques, psychologiques, philosophiques, etc. Ce champ d'étude peut faire l'objet de méthodes d'étude classiques par ailleurs.
 - o En particulier, j'ai apprécié ta distinction entre les situations de guerres, d'agressions entre sociétés (ou internes à des sociétés : une guerre civile n'est pas une guerre « ordinaire » —

¹ Ce courriel a eu pour suite une venue de Thomas, le mardi 9 décembre 2025, lors d'une séance d'« Analyse institutionnelle », séminaire que Pierre (co-encadrant avec Florent Gabarron-García et Valentin Schaepelynck) coorganise coopérativement avec ses collègues masterantes. Cette séance est visionnable sur le site de Pierre, www.sensetpraxis.fr, à la page [Séminaire collectif](#). Le lien direct est : [2025.12.09. ETLV M2 IED. AI. Hippler. Paix comme enjeu et comme paradigme anthropologique et épistémologique](#).

mais y a-t-il des guerres ordinaires...), et les situations de conflits, qui, as-tu dit, ne sont pas en soi une « mauvaise chose ».

- De façon plus générale, je pense que cette réflexion a une dimension anthropologique, et je pense entre autres aux réflexions issues du champ psychiatrique (psychothérapie institutionnelle, surtout, dans ce que je connais, mais plus largement la psychanalyse), autour des distinctions entre agressivité et violence, entre conflictualité (traitable par du langage, du symbolique) et passage à l'acte, etc.
- Un **principe d'engagement politique, de partage** de ce champ d'études à une promotion (ou défense) des processus de paix (ou de pacification) concrets, passés, présents et futurs ; à une analyse des processus de dégénérescence des états de paix. C'est une visée importante, nécessaire, vertueuse, mais je dirais que c'est la plus « évidente », et peut-être la plus balisée et repérable dans les façons d'articuler la participation du champ de la recherche à la vie politique. Je n'y insiste pas, non par désintérêt, mais simplement parce que, personnellement, j'apprends : les modes d'intervention, d'engagement, de luttes non-violentes, à différentes échelles, sont un champ qui ne cesse de me surprendre et, je l'avoue, de me rouvrir un peu la noirceur de l'horizon contemporain. Et je te suis, en tant que concitoyen, profondément reconnaissant d'avoir fondé l'Institut pour la paix.
- Une **orientation paradigmatique** : un changement complet du regard et de la lecture du réel, et donc, avant tout, un changement complet de notre outillage épistémologique.
 - Le champ de bouleversement apporté par ce champ ne déserte pas les études « traditionnelles » des relations internationales, qu'il s'agisse de tensions plutôt polarisées vers la guerre, ou plutôt vers la paix, mais avec une orientation dominée par un paradigme de paix, plutôt que par un paradigme de guerre (du *polemos* ?). C'est ici une question de perspective, de paradigme, et donc du regard qui *oriente* une grille d'analyse — qui par ailleurs peut venir d'autres traditions ou méthodes d'études (en gros issu des études internationales plus « classiques »).
 - C'est une conversion du regard qui est ici proposée : qu'implique un tel renversement, non seulement sur nos « habitudes » (d'interprétation immédiate, de doxa, de construction « allant de soi » d'une lecture historique ou politique d'une situation, par exemple dans le cas des conflits russo-ukrainien ou israélo-palestinien, etc.), mais sur les catégories d'analyse, les modes, logiques et dynamiques d'organisation d'une analyse de ces situations (en particulier, je pense en ce qui me concerne aux études en analyse du discours : dans une situation donnée, un épistémè, comment penser selon le paradigme de la paix, plutôt que selon le paradigme du *polemos* ?) D'ailleurs, à ce sujet, quel serait le terme qui conviendrait le mieux : « paix » s'oppose peut-être à « guerre », mais ce sont des termes objectivés, fixistes, déjà définis avant d'être appliqués ; comment penser au contraire cela en termes de processus, de polarisations, de modalisation des différentes tensions et tendances qui peuvent prendre les subjectivités, groupes, institutions ? Plutôt pacifique/polémique, pacification/polémisation ? Je parlerais d'un paradigme pacifiant, faute de mieux.



La mano de Ruben. *Ruby's arms*
Challapata, Bolivie, décembre 1999

À la croisée de ces trois rationalités, je réalise que la question des échelles est fondamentale (cette différence entre échelles rejoint la traditionnelle dialectique épistémologique et philosophique entre quantité et qualité), et c'est ici que se pose pour moi le problème précis de penser mes propres champs avec les propositions du pragmatique pacifiant :

- Qui dit changement d'échelle dit changement de logique ; paradoxalement, l'échelle massive a une puissance d'annihilation du réel concerné qui se paie d'une diminution de la complexité prise en compte ; à l'échelle restreinte de ce que j'appelle les praxis, la complexité prise en compte est beaucoup plus riche, et proprement apte à tenir compte de toutes les dimensions constitutives de la *spécificité anthropologique* de notre espèce, mais leur puissance de bouleversement (d'annihilation autant que de préservation) est à son tour inversement limitée.
- Je me penche plus particulièrement sur le cas des praxis restreintes. Dans ces praxis limitées, les phénomènes et états de paix et de conflictualité offrent une phénoménologie et une logique (culturelle, langagière, mais aussi corporelle, pulsionnelle) que j'estime beaucoup plus riches, et qui en tout cas peuvent déployer une multiplicité de « devenirs », de « points de bifurcation », de « lignes de fuite », de « d'institutionnalisations ». C'est ici que je retrouve l'une des deux situations anthropologiques qui me servent de point de repère : celle de la psychothérapie et de la pédagogie institutionnelles (l'autre situation est la praxis artistique) : j'ai longtemps analysé comment, dans de tels milieux travaillés par de l'échange et une certaine conception politique de l'articulation entre pouvoir, responsabilité et liberté, les conflits et les coopérations se déploient et construisent une intégration dynamique, en analyse permanente (conseils de coopérative, fonctionnement en « clubs thérapeutiques », etc.). Je pense également à la pensée développée par les gens autour d'ATD Quart-Monde, des luttes non-violentes, de certains *caracoles* zapatistes, etc. Mais de façon plus « éprouvée », je connais surtout la praxis pédagogique, psychiatrique, artistique. Mais je coopère également avec des groupes dans le champ des luttes des nations autochtones dans la guerre qui est menée par le mode économique néolibéral et l'ordre politique impérialiste contre leurs vies, leurs territoires et ressources naturelles, leurs cultures, leurs langues — génocide, écocide, ethnocide.
- Comment moduler le paradigme « pacifiant » selon les différentes échelles de l'existence anthropologique considérée ? Comment pouvoir intégrer ces modulations et retournements dans le tissu réel de nos habitudes interprétatives actives (la dimension pragmatique de notre « agir symbolique » dans le réel de nos conditions de vie, de coexistence, etc.) ?



Él, más viejo que yo

Rajout après coup

J'en reviens à l'effet immédiat qu'a eu cette irruption de « la paix » venant se substituer au syntagme « la guerre » : le point zéro de toute normalité n'a pas à être la violence, la guerre, et surtout pas dans leur vision dominante aujourd'hui.

C'est comme être habitué à voir un planisphère avec le pôle nord en haut et le pôle sud en bas, et soudain, simplement, retourner cette planche : c'est *le même* monde, mais les perspectives sont bouleversées parce que, plus encore que les perspectives, c'est simplement et radicalement l'orientation, et le « sens » qui sont touchés. C'est en cela qu'il y a un changement de l'ordre du paradigme, et pas seulement de la variation de l'objet, de la perspective. On peut dire que c'est une orientation anthropologique autant qu'éthique. (Telle est l'image qui me vient — image réelle, inspirée d'une projection de Peeters qui trône dans le bureau de ma mère depuis mon adolescence et d'une pratique d'amies militantes.)



Cette image peut être reprise à travers le concept sémiotique peircien de « feuille d'assertion ». C'est la qualité même de l'aire d'assertion qui nous fait passer d'une ambiance, d'un « monde » totalement neuf, rénové, du seul fait de sa tessiture. Dans quelle aire s'inscrivent, ou se repèrent, les faits analysés (indépendamment de ce qu'ils sont : plutôt pacifiés/pacifiant, ou plutôt violentés/violentant), selon quelles coordonnées ces points du monde s'intègrent-ils, et deviennent-ils repérables, interprétables, engageables ? Et dans le cas de ce planisphère, ces coordonnées sont elles-mêmes sujettes à des effets de renversement, de haut/bas, de la « dés-orientation » par rapport à notre doxa, et de ré-orientation qui sont en position de *paradoxe*, c'est-à-dire de *trouée* dans l'opinion commune — ce dont témoigne déjà, en soi, le fait de choisir la projection de Peeters et non de Mercator —, etc. Nos idées, nos idéaux, le sens de nos existences ou de nos actes, n'existent pas abstraitement : la surface sur laquelle nous projetons, traçons, inscrivons et assumons ces traces qui nous engagent est elle-même partie intégrante de la vie de ces signes, ou *sémiose*.

Quel effet cette seule « surface » peut-elle avoir sur la réalité ? J'en reviens au concept d'*orientation* : ce terme ne désigne pas un supplément d'âme, et ce qui oriente une vision, une conception, une action, vient s'inscrire dans une dimension la plus primaire, la plus archaïque, de ce qui se joue. Quelle orientation, donc, peut venir jouer ? Un même fait peut *bijurquer* (cf. la théorie des catastrophes), c'est une question de *décision* (au sens que lui donne la phénoménologie psychiatrique : la décision n'a rien de seulement « conscient » ou encore moins de « volontaire », c'est une dimension *décisoire* qui engage tout le champ de l'existant — cf. entre autres l'année du Séminaire de Sainte-Anne que Jean Oury a consacré à *La Décision*). On pourrait nommer la décision métaphoriquement par un adage de la psychothérapie institutionnelle : « Transformer les passages à l'acte en *acting out* ». Cette distinction est d'origine lacanienne. Le passage à l'acte est un geste immédiat (sans médiation aucune, sans loi), n'appelant aucune interprétation, reprise, dialogue, analyse, critique, etc. mais seulement une irruption violente et absolu sur la scène du réel, peu important la destruction et l'annihilation qui s'ensuit. L'*acting out*, quant à lui, est le fait qu'un même geste peut être un appel à l'autre, c'est-à-dire sur une scène où le sujet n'est pas esseulé dans son enfer et dans son impossibilité de ne pas en sortir — mais pour cela, encore faut-il que le milieu, d'aveugle et sourd lui-même, fasse décision de se structurer et se signifier, vis-à-vis des sujets, comme accueillant et répondant vis-à-vis de telles présences *en actes*. Oui, selon le milieu qui accueille le sujet, il peut naître de cette rencontre du monde, une infinité vivante de mondes possibles, ou bien de l'immonde (le désastre n'est hélas pas moins chatoyant).